Un peu de vernis écaillé

Élisabeth Pelegry

Élisabeth Pelegry

Un peu de vernis écaillé

© Élisabeth Pelegry, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9673-8

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

— Ce soir, nous avons l’immense honneur de recevoir Monica Vesper, qui vient nous présenter son nouveau roman, *Nuits incolores.* Bonsoir Monica, nous sommes ravis de vous accueillir ! Vous êtes de passage en France pour la sortie très attendue de votre quatrième roman. Comment expliquez-vous l’engouement constant que suscitent vos œuvres et la passion que vous inspirez aux lecteurs français ?

— Honnêtement... je ne l’explique pas vraiment. Certains auteurs plongent leurs lecteurs dans une sorte de flux immersif... Les miens se retrouvent dans mes histoires parce qu’elles parlent de situations ordinaires mais explorent des pensées qu’on n’ose pas toujours exprimer... ces pensées incommunicables trouvent parfois des formulations exactes, écrites noir sur blanc... juste des mots qui pointent les sentiments les plus inavouables... Chez mes lectrices surtout, il me semble qu’il existe une attente de cet ordre-là...

— Est-ce que la France vous manque ?

— Énormément ! J’ai grandi dans un village et ma racine principale est là-bas... Mais les activités de mon compagnon, Maël Bresson, nous obligent à vivre en Amérique. En ce moment, il tourne dans le désert de Mojave, un film sur le peuple Chemehuevi...

— On dit que vous avez commencé à écrire au décès de l’un de vos proches ?

— C’est exact... mais je préfère ne pas en parler. Cet épisode a été extrêmement douloureux, une véritable tragédie...

— Vous avez écrit quatre romans en à peine cinq ans. Pensez-vous maintenir ce rythme dans les années à venir, un peu comme d’Amélie Nothomb ? N’êtes-vous jamais en manque d’inspiration ?

— Ça m’arrive parfois... mais jamais plus de cinq minutes.

— Que répondez-vous à cette rumeur de prête-plume autour de vos parutions ?

— À ce sujet... je n’ai rien à dire. Je préfère garder le silence. Mes avocats se chargent de discréditer ces accusations non seulement mensongères, mais parfaitement ridicules.

2

Je le savais depuis mes tout premiers souvenirs de la maternelle : j'étais trop voyante. Mes cheveux étaient presque rouges au soleil, traversés d'éclairs de braise au moindre de mes mouvements et d'un intrigant chatoiement cuivré dans la pénombre. Dans la nuit noire je n'étais pas sûre de devenir vraiment invisible, il devait rester une lueur incarnat, comme une aura de volcan en sommeil autour de ma tête.

Ce n'était pas une simple vue de l'esprit, comme tous mes semblables, je portais une couronne d'épines sur la tête, *ad vitam æternam*. Parce que vivre exactement comme les Homo sapiens sapiens nous était impossible. Et que nous gardions rancune à ces mêmes qui, par l'intermédiaire d'accouplements monstrueux avec nos ancêtres néandertaliens, avaient fait de nous des humains marginaux, quoi qu'on en dise. Malgré tout, quand nos efforts d'intégration payaient un peu, nos manières de vivre restaient en décalage avec celles des hominidés normaux.

La plus évidente de ces disparités au sein d'une même espèce tenait à notre visibilité. Les gens, en général, mésestiment le prix à payer pour un peu de discrétion, n'ont aucune idée de la frustration qui nous ravage, contraints de nous *tenir* constamment *à carreau*. Ils se disent empathiques. Pourtant ils ne se mettent jamais profondément à la place d'autrui. Parce que, s'il y a bien une translation impossible à réaliser, c'est ce déplacement d'une peau dans une autre peau. À côté de cela, il y a cette réputation difficile à assumer, colportée depuis la nuit des temps et de génération en génération : les roux sont les *pires chauds lapins* que la terre ait jamais portés...

Et dans mon cas, comme si ce n'était pas suffisant, comme si ma besace n'était pas assez lourde, il y a aussi le prénom dont on m'a affublée à la naissance. Dont maman m'a affublée à la naissance...

Dans le maillot de bain deux-pièces jaune pâle qu'elle m'avait choisi, sans doute fait d'une matière textile assez pauvre, peut-être même de fibres recyclées et dont le slip bouffait – un peu comme si on y avait glissé une éponge à grattoir

–, je complexais. Maman n’avait pas tenu compte de ma toison pubienne d’une épaisseur exceptionnelle – une caractéristique de notre génome rare : un taux de production tégumentaire bien plus élevé que celui des humains communs. Nos ancêtres vivaient dans des grottes pendant la période glaciaire.

En avril, je n’avais pas osé dire que pour l’été un séjour en altitude m’aurait mieux convenu. Si possible dans un coin perdu où le temps serait écossais, les matinées brumeuses, les soirées fraîches et humides.

De toute façon, Jean-Jacques et Edwige avaient déjà leur idée. Quand il s’agissait de priorité comme celle, hyper importante, du choix d’un lieu de villégiature entre juin et août, ils s’y prenaient longtemps à l’avance. Parce qu’il était évidemment hors de question de louer un « Airbnb » ou deux chambres d’hôtel, même de luxe. Pour conserver une certaine honorabilité dans le milieu artistique que Jean-Jacques fréquentait, il fallait impérativement être invités gracieusement dans un appartement ou une villa, si possible sur la côte Amalfitaine, au pire à Ouarzazate ou dans le sud de la France. L’avarice ou le manque de moyens n’entraient pas en ligne de compte dans cette manière de procéder, c’était simplement un rituel entre bobos friqués, qui grâce à ces largesses, se donnaient l’impression d’être généreux et fraternels.

Nous-mêmes, quand nous n’y étions pas, prêtions volontiers notre appartement rue Crémieux à des amis, à des amis d’amis, sans la moindre réticence. Ce sacrifice, le *dégoût* de savoir que des inconnus dormaient dans nos lits, ce prix à payer restait toujours en deçà des services ou des biens qu’on nous rendrait dans un avenir proche ou lointain.

3

Didier-Jean nous avait évidemment laissé l’accès à toutes les pièces de la maison, à la salle de fitness, au sauna... et avait mis à notre disposition quatre domestiques – personnel de maison – pour que notre séjour se passe agréablement. La villa de dix-huit pièces dominait la Méditerranée, entourée de hautes protections surveillées nuit et jour. La face principale de la maison, celle qui donnait directement sur la mer, était l’unique endroit ouvert sur le monde mais surplombait une sorte de ravin vertigineux planté de figuiers de Barbarie dont les épines auraient découragé le plus téméraire des cambrioleurs.

De tout notre séjour nous n’étions jamais descendues sur la plage dont nous n’apercevions qu’une langue dorée de sable en nous accoudant au rebord en marbre rose de la piscine. D’où on voyait aussi se profiler des silhouettes d’estivants. Nous nous demandions s’ils trouvaient véritablement du plaisir à se côtoyer d’aussi près sur cette minuscule crique acculée à la falaise.

Quand la brise soufflait du large, nous entendions des cris d’enfants, quelquefois même l’aboiement d’un chien. Edwige soupirait en plaquant ses mains manucurées sur ses oreilles. Quelquefois elle se levait vivement, l’air courroucé, ceignant rageusement ses hanches d’un paréo pour venir pousser le son des enceintes qui diffusaient du classique sous le patio. Des gerbes violettes d’ipomées et de clématites coulaient paresseusement entre les colonnes de la tonnelle en fer forgé où, à la demande, nous étaient servis des rafraîchissements de l’aube au crépuscule.

Avec amusement, en détournant mon attention des pages de mon livre, je regardais Edwige du coin de l’œil. Elle imitait à la perfection la femme habituée à évoluer dans un environnement parfaitement calme et que le moindre écho du *monde d’en bas* choquait. Elle faisait celle qui n’avait jamais eu l’occasion d’entendre des mômes pleurnicher dans les étages ni de chats feuler toute la nuit sous ses fenêtres. C’était assez fascinant.

Dès le deuxième matin, nous avions reçu la visite d’une demi-douzaine de

jeunes femmes gaies comme des pinsons, plus un couple d'hommes qui s'était enfoncé dans la végétation sur un sentier gravillonné. Et qu'on n'avait plus revus. Plus tard dans la journée, Jean-Jacques avait pu nous rassurer ; chez son ami Didier-Jean, en été, c'était un peu la maison du Bon Dieu ; les portes du domaine n'étaient jamais closes et, s'agissant des deux hommes disparus derrière la maison, ils étaient probablement allés faire un squash sur le cours au fond du parc, sinon quoi d'autre ? Pour nous tranquilliser tout à fait, il avait ajouté que le gardien avait des consignes strictes. Sous-entendu : il ne laissait entrer que le gratin.

On se disait avec maman que ces gens-là possédaient naturellement leur propre piscine, un chalet en montagne et au minimum un riad au Maroc parce que, au vu de leurs manières délicates, à la façon qu'ils avaient de déambuler paresseusement sur la pelouse synthétique, le contraire eut été étonnant. Comme Jean-Jacques ne paraissait en aucune façon s'en offusquer mais au contraire trouver ça tout à fait normal nous imitions sa tolérance sans limite. En même temps nous apprenions discrètement. C'était un véritable cours de maintien dans la nouvelle *bonne société* – aux mœurs légèrement débridées – auquel nous assistions chaque jour, *in vivo.*

Dans le bassin à débordement d'un bleu céruléen, étonnamment, j'avais tout de suite été à l'aise. Parce qu'en présence d'étrangers, je craignais de paraître stupide, de ne pas savoir où me mettre ni quoi dire, comme certaines fois où, encore mineure, j'avais dû paraître en public au côté de Jean-Jacques. Par exemple au dîner qui avait succédé à son unique mais retentissante remise de prix, aux interviews organisées dans notre salon parisien, aux rencontres impromptues avec des journalistes au coin de notre appartement rue Crémieux.

Plus surprenant encore, deux pots de colle qui s'invitaient régulièrement soit pour un brunch en terrasse soit pour le thé, s'étaient littéralement entichées de moi, me demandant entre deux brasses coulées comment il se faisait que ma peau soit aussi fraîche et mes iris si verts. Après leurs longueurs, elles se collaient verticalement à la margelle où je me tenais assise, une de chaque côté de mes pieds qui battaient nonchalamment l'eau bleu lagon. Est-ce que je bénéficiais de soins de beauté particuliers ? D'un régime personnalisé ?

La question la plus embarrassante concernait évidemment la couleur de mes cheveux. Était-elle naturelle ou bien était-ce du henné ? Ou pire encore, un de ces colorants vendus en grande surface ? Elles pouvaient être aussi détestables

que toutes les petites garces qui avaient habité les mêmes immeubles crasseux que moi. Leurs sourires en coin, je connaissais trop bien. Leur valse-hésitation entre dédain et fascination aussi.

Une vieille peau de critique littéraire à la langue de vipère avait osé dire de moi, dans un de ses torchons, que je ressemblais à une sirène dont on percevait trop tard la queue visqueuse et malodorante. L'image m'avait collée à la rétine. Jean-Jacques et maman n'en avaient pas décoléré pendant des semaines.